

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 35

Artikel: Toinon et lo courti dâo tsaté dè Voulièreins
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187116>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les chars, tout constellés d'emblèmes,
Tout environnés de clarté,
Ressemblaient à de grands poëmes
En marche à travers la cité.

Que de petites jambes rondes,
Quelle dépense de couleurs !
Quelles grappes de têtes blondes
Dans le balancement des fleurs !

On eût dit que toutes les fées,
Tous les bons sylphes des berceaux
Portaient dans un nid de trophées
Les bébés, frères des oiseaux.

Et puis, on aurait dit encore,
Tant le rêve est charmant et pur,
Que la corbeille de l'aurore,
Désertant le limpide azur,

Etais tout doucement venue
S'emplir, au bas des cieux dorés,
De toute la grâce ingénue
Des petits êtres adorés :

Si bien que les chars, ô merveilles !
O frissons des coeurs attendris !
Débordaient, vivantes corbeilles,
D'enfants parfumés et fleuris !

Un moulin offrait ses quatre ailes
Au baiser des vents étonnés ;
Et vous grimpiez à des échelles,
O chérubins enfarinés !

Des bébés, recueillant les quêtes,
Arboraien des bâtons très lourds
Où pendait au-dessus des têtes
Une sacoche de velours.

Leurs tout petits poings sur les hanches,
A côté des faisceaux tremblants,
Des fillettes roses et blanches
Eperonnaient des cygnes blancs.

Les yeux gros, la face bête,
L'air pas du tout apprivoisé,
Un grand poupon en carton-pâte
Pleurait son biberon brisé.

Tout fier de son plumet qui flotte,
Le torse droit dans le pourpoint,
Un soldat haut comme une botte,
Caracolait, la lance au poing.

Autour du grenier d'abondance
Représenté par un gâteau,
Des guerriers marchant en cadence,
Escortaient un beau Méphisto.

A travers des jets de guipures,
Sous le profond ciel azuré,
Se dessinait la ligne pure,
Le contour du Berceau sacré.

En haut, dans les gouffres sublimes
Où le Vers ailé plane seul,
On entendait chanter les rimes
De Victor Hugo, grand aïeul.

Et moi, le servant des chimères,
Je sentais, comme un flot vainqueur,
Tout l'amour de toutes les mères
Me couler en plein dans le cœur !

On einterrião précauchenâo.

La tanta à Dâvi dão Câro étai morta, et l'aviont
met l'einterrâ po lo deveindro à trâi z'hâorès dão
tantou. Quand faille parti po lo cemetiro, vaitsé 'na
rolhie qu'on arâi de qu'on la vaissâvè avoué dâi

bagolets, que n'iavâi pas moian dè modâ, et portant lè dzeins étiont dza défrou, que s'achotâvont dézo lo bord dâo tâi.

— No faut laissi passâ cllia cârra, lâo fâ Dâvi.
Alleint bâirè onco on verro ein atteindeint.

— Bin s'on vâo, se repond l'einterrião, et crayo que ne farein bin ; Djan Luvi, qu'étai gaillâ mau, va mi ; on ne sâ pas quand on ein rebairâ.

Toinon et lo courti dâo tsaté dè Voulièreins.

Lo vilho Toinon à Jérémie avâi son valet qu'étai domestiquo pè lo tsaté dè Voulièreins, et onna demeindze que l'étai z'u lo trovâ, son valet lâi fe vaire lô grand courti qu'étai déveron lo tsaté, iô n'iavâi rein què dâi botiets, que y'ein avâi dè totès lè sortes, du dâi bossons dè lilas et dâi ballès rousès, tant qu'à dâi cotius dzauno et dâi pisseinhi, sein comptâ lè trelupès, lè dzeragnons, lè caquetu et onna masse dè botiets allemands : dâi begoniâ, dâi fouqueciâ, et que sé-yo bin pou : dâo tréflâ, dè l'espacettâ, dâi pavotiâ : enfin quiet ! y'a adé dâo idid ào bet. — Te possible ! se sè peinsâvè Toinon, què dè bon terrain perdu, et quin bio carreaux dè tchoux, dè tserfouliet, d'abondancès et dè favioulès on porrâi portant pliantâ perquie !

— Eh bin, père, se lâi fâ son valet, qu'ein ditèsvò dè cé bio courti ?

— Ye dio, se repond lo père Toinon, que y'a mé po lè ge què po la gâola !

3. Les méfaits de ma belle-mère.

L'eau s'était déjà refermée sur vous quand je revins de ma stupeur.

Deux minutes plus tard je vous déposais mourante sur la berge.

— Et après ?... demanda Louise en souriant.

— Après ?... un des veilleurs de nuit qui se promènent sur les ports accourut vers nous et m'aida à vous porter dans un des chalands amarrés près de là et où la femme d'un marinier m'aida à vous donner les soins nécessaires... et aussi vous prêta des vêtements secs pour retourner chez vous.

— C'est bien cela... dit Louise. Et, à mon tour, je n'oublierai jamais que le lendemain vous avez envoyé votre démission au cercle en me disant :

— « Louise, désormais nous passerons nos soirées » ensemble... » Et depuis vous avez tenu religieusement votre parole.

Quant à moi, j'ai cessé d'être jalouse des gens qui vous confisquaient à leur profit.

— Jalouse !.... Vous étiez jalouse, Louise ?... C'est là tout le secret de ce drame...

— Jalouse ? je ne sais... seulement je me disais : Mon mari est à moi... à moi, entendez-vous bien... et je ne veux pas que personne se croie le droit d'en disposer.

— C'est convenu.

— Henri... je voudrais vous parler, dit tout à coup une femme qui venait de pénétrer discrètement dans le salon.

— Ah ! c'est vous, belle-maman !...

— J'ai un service à vous demander.

— A vos ordres, belle-maman !...

— Tu permets, Louise ?

— Mais oui... mère.

— Laisse-nous alors, ma chère fille.

— Tout de suite. J'ai justement un corsage à essayer.

— Cela se trouve à merveille.

Le gendre et la belle-mère demeurèrent face à face.